

Le fascisme roumain dans un contexte centre-européen : historiographie et problématiques

Traian Sandu

Paris 3 - Sorbonne Nouvelle

L'historiographie du fascisme roumain de part et d'autre de 1989 : du peuple allergique au fascisme au principal fascisme centre-européen ?

La question du fascisme roumain parvient à une maturité historiographique qui exige un examen attentif et synthétique, pour au moins deux raisons. Des raisons négatives d'abord, à commencer par la pauvreté relative de la bibliographie occidentale scientifique, compensée par sa qualité. Récemment, les publications d'Alexandra Laignel-Lavastine en France dans des recueils généraux sur le fascisme (1999: 201-45) ou sur l'Europe centrale (1998: 563-87) ont bénéficié de deux leviers novateurs : les jeunesses fascistes de personnalités célèbres du paysage intellectuel occidental comme Cioran et Eliade, ainsi que la participation de la Roumanie à la persécution des Juifs dans ses provinces orientales pendant la Seconde Guerre mondiale. Avec cet exemple nous abordons les raisons positives, c'est-à-dire le foisonnement de publications roumaines après 1989, souvent polarisées idéologiquement. Il ne faut néanmoins pas sur-valoriser la rupture de 1989, d'une part parce que les principales publications et interprétations avaient vu le jour dans la littérature de l'émigration et au sein de la sphère scientifique occidentale et – partiellement – orientale avant cette date, d'autre part parce qu'il n'y a pas eu de « rush » initial vers les archives est-européennes¹, mais plutôt des affrontements idéologico-politiques qui sont en voie d'apaisement et de solution scientifique depuis une dizaine d'années. Pour rester au niveau des thèses universitaires, les livres fondamentaux et pas encore remplacés sont apparus avant – ou en – 1989 : il s'agit, pour les Croix Fléchées, de la thèse de Margit Szölösi-Janze, *Die Pfeilkreuzlerbewegung in Ungarn : historischer Kontext, Entwicklung und Herrschaft*, parue en 1989 à Munich (1989: 499) et pour la Légion roumaine, la thèse d'Arnim Heinen, *Die Legion « Erzengel Michael » in Rumänien : soziale Bewegung und politische Organisation, ein Beitrag zum Problem des internationalen Faschismus*, parue également à Munich, en 1986, et traduite en roumain seulement en 1999, ce qui était significatif du peu d'empressement d'envisager le passé fasciste de la Roumanie. On peut y ajouter, pour le mouvement roumain, la thèse de l'Espagnol Francisco Veiga (1995) et moins convaincante que le travail de Heinen. Enfin, si l'on souhaite ne pas exclure les ouvrages marxistes, on peut se référer encore utilement à l'ouvrage de 1966 de Miklós Lackó, y compris dans sa traduction anglaise de 1969 (Lackó 1969) beaucoup moins à Ion Spălățelu et Mihai Fătu (1971) – nationaux-communistes qui dédouanent le peuple roumain d'une origine locale et d'une implantation massive du fascisme –, mais pas non plus à Radu Ioanid, marxiste non-nationaliste qui publie aux États-Unis et qui reprend sans sourciller la définition du fascisme de Dimitrov, le secrétaire général du Komintern, qui en fait la pointe avancée du capital financier². En fait, certains travaux comme ceux de Heinen et de Szölösi-Janze, vérifient pleinement les pronostics de 1978 du spécialiste israélien des fascismes centre-

¹ Voir, pour le cas roumain, Laignel-Lavastine 1999: 221 et suivantes.

² Ioanid 1990, traduit en roumain en 1994, référence aux pp. 9-11 de l'édition roumaine revue et complétée.

européens Béla Vagó, selon lequel la mobilisation de la documentation occidentale pouvait aboutir à des études complètes et pertinentes (1978, 229-253, 249).

1989 apparaît donc davantage comme l'épuisement d'un cycle scientifique inauguré à la fin des années cinquante et au début des années soixante par l'intégration des fascismes centre-européens aux questionnements sur les fascismes majeurs allemand et italien. A mi-parcours, en 1978, Béla Vagó faisait le point sur les insuffisances interprétatives et heuristiques, et je renvoie à son article pour un propos d'étape critique envers les acquis jusqu'au milieu des années soixante-dix. Relevons toutefois les principales caractéristiques de cette production universitaire. Les intervenants des volumes précédant celui dirigé par Walter Laqueur et qui comporte la mise au point de Béla Vagó ne sont pas spécialistes des fascismes centre-européens, car de tels universitaires n'existaient pas. Ce fait comporte des inconvénients évidents – y compris des erreurs factuelles –, mais aussi quelques avantages : par exemple, les trois articles d'Eugen Weber sur la Légion de l'Archange Michel³ ou les chapitres d'Ernst Nolte sur le sujet (1969: 235-251) bénéficient d'une insertion dans les débats historiques d'ensemble sur les droites, dont les auteurs possèdent une vue globale et parviennent à dégager les spécificités roumaines et plus généralement centre-européennes – une modernisation limitée et menée par des allogènes ; la nécessité pour les fascistes de toucher les masses rurales traditionnelles avec une idéologie et selon des techniques empreintes d'activisme social, de religion et de fidélité monarchique très différentes de celles employées à l'ouest ; l'esprit de sacrifice de la jeunesse face à la puissance des forces traditionnelles résistant à la prise de pouvoir, etc.. Mais les inconvénients liés à ce regard trop distancié sont multiples. Il prend pour argent comptant les sources fascistes, seules disponibles, lorsqu'il s'agit de souligner leur radicalisme idéologique et leur pureté religieuse, qu'Eugen Weber oppose à l'opportunisme « balkanique » environnant et aux provocations d'un régime brutal dans une comparaison fascinée⁴. Il ignore ce faisant les attitudes de fuite devant les responsabilités de Codreanu, son velléitarisme politique face au pouvoir, ses arrangements avec la morale lorsqu'il s'agissait d'actions commises par les siens, et surtout la complaisance du régime jusqu'aux violences légionnaires d'avril 1936 (voire jusqu'à la rencontre Carol-Codreanu de février 1937), ainsi que l'élaboration d'une religion politique et d'un monarchisme *sui generis* qui infirment les prétendus respect de Codreanu à l'égard des institutions traditionnelles qu'étaient l'Église et la monarchie⁵. Son charisme, réel, ne laisse pas de place au rappel de sa médiocrité en tant qu'idéologue et qu'orateur, les deux n'étant d'ailleurs pas antinomiques. Les mêmes louanges et reproches peuvent être adressés à Istvan Deák dans le même volume : s'il prend pleinement la mesure de l'abîme séparant le régime conservateur puissant de Horthy et le fascisme populiste et sanglant de Szálasi, de l'innocuité de la tentative médiane de Gömbös, de l'appel à une religion pré-chrétienne « touranienne », il tombe, à la suite de l'ouvrage classique de Macartney (1956), dans le travers de la fascination et de la disculpation de l'individu Szálasi, considéré comme un illuminé vertueux, social et jusqu'au-boutiste, dont les excès n'étaient que les conséquences d'une logique trop aboutie⁶. Deák avoue ne pas comprendre les écrits

³ « Romania », dans Weber 1964 ; « Romania », dans Weber et Rogger 1966 ; Weber 1966.

⁴ Voir notamment les pp. 83-84 de sa « Roumanie » dans le volume co-dirigé avec Hans Rogger, dans la traduction roumaine avec une étude introductive de Achim Mihiu, « Sociologia mișcării legionare », à WEBER, Eugen, *Dreapta românească*, Cluj, Ed. Dacia, 1995, 127pp., pp5-38.

Achim Mihiu, « Sociologia mișcării legionare », Cluj, Ed. Dacia, 1995, 127.

⁵ Voir pour tous ces aspects notre article, Sandu 2006b: 91-109.

⁶ J'ai utilisé l'édition roumaine du recueil de Weber et Rogger, 1995: 298. Voir aussi p.299, des propos que Weber aurait pu, *mutatis mutandis*, appliquer à Codreanu : « Il n'a été ni un grand orateur, ni un bon organisateur, mais sa

idéologiques de Szálasi, où il explicite la théorie national-socialiste comme la réalisation concrète de l'esprit de la nation organique (Weber, Rogger 1995: 301). La position disculpant Szálasi des crimes de 1944 a été paradoxalement reprise par le spécialiste juif Jenö Lévai lors d'un colloque à Jérusalem en 1969 (Vagó 1978: 245-6). Ces insuffisances initiales, mais aussi ces premiers acquis, firent l'objet de développements et de corrections dans les publications ultérieures.

Un des apports du recueil *European Fascism* (Erös 1968: 111-45) de 1968 concernait surtout la Hongrie. Il porte sur l'approche du pouvoir par les formations fascistes, grâce à deux leviers imparfaits : le premier, ce sont des partis concurrents et potentiellement alliés à la fois au sein d'une droite hypertrophiée, diversifiée et en voie de radicalisation rapide ; l'autre c'est l'armée, notamment ses cadres les plus jeunes, à la recherche d'une représentation politique radicale au sein des masses, en échange de leur bienveillance face à la prise du pouvoir. Ces hypothèses interprétatives s'appuyaient en partie sur la publication de *The Confidential Papers of Admiral Horthy* directement en anglais, comme si le régime kadarien souhaitait, en 1965, rompre avec l'interprétation qui prévalait jusque-là du régime horthyste assimilé au fascisme, car ces documents insistent sur la diversité des droites et l'opposition entre conservateurs et fascistes. Le livre de Lackó Miklós confirma le tournant l'année suivante, en concédant à Szálasi un impact sur les masses, mais seulement sur le sous-prolétariat – un reliquat interprétatif marxiste. L'intervention sur la Roumanie de Zevedei Barbu (Erös 1968: 146-66) amorce également une critique de Weber, en rappelant la complaisance du régime à l'égard des légionnaires jusqu'à une date avancée, afin de ramener leur phraséologie martyrologique à sa réalité de provocation enfin réprimée et de prétention totalitaire vivant toute contradiction comme une agression. Bref, tout en rappelant d'éventuelles collusions, ce volume introduisit une distinction entre droites, y compris de la part d'historiens venus des pays de l'est les plus avancés.

Le recueil de Sugar de 1971 est le seul en Occident à traiter uniquement des fascismes centre-européens. Mettant en parallèle interventions est-européennes et occidentales, l'occasion est offerte d'une étude historiographique comparative, à la notable exception de la Roumanie. La production hongroise, représentée par György Ránki, confirme son évolution, mais aussi ses limites. La Roumanie est représentée par deux occidentaux. Emanuel Turczynski dresse un tableau socio-culturel sur la longue durée du divorce entre société paysanne et super-structure étatique gérée par et au bénéfice d'allogènes, tandis que le sentiment national se construisait contre eux, fondé sur l'identité ethno-religieuse (1971: 101-11). Stephen Fischer-Galați s'attache davantage au mouvement légionnaire, en insistant à juste titre sur son caractère autochtone et populiste, mais aussi violent et hooligan ; néanmoins, son insinuation d'une collusion idéologique après le pacte électoral entre le démocrate Maniu et Codreanu lors des élections de décembre 1937 – qui virent la percée du mouvement – laissent fortement à désirer (1971: 112-21).

Avec le livre classique de Nicholas Nagy-Talavera, nous tenons une comparaison qui synthétise les acquis précédents, mais qui reprend les clichés de Weber sur l'intransigeance des légionnaires, sur leur esprit de sacrifice et sur l'absence d'antisémitisme racial, seul le ressort social expliquant la férocité du sentiment roumain, contrairement aux fascistes hongrois; on peut aussi s'étonner de voir attribuer l'appellation de fascistes – parfois atténuée du qualificatif de « proto » – aux conservateurs autoritaires comme Horthy et Carol⁷.

sincérité et son honnêteté incontestables ont provoqué l'admiration des foules, peut-être parce que de telles qualités étaient rares dans la Hongrie de l'époque. »

⁷ Pour une synthèse commode de son livre (Nagy-Talavera 1970), voir Nagy-Talavera 1984.

Nous avons dit l'importance de l'étude de Béla Vágó, premier véritable universitaire spécialiste de la question en position de critiquer les travaux précédents. Relevons ici seulement les perspectives de recherche qu'il propose à l'historiographie occidentale scientifique dans ses conclusions. Il situe les principales lacunes dans les domaines idéologique et social ; il souhaitait l'analyse du contexte intellectuel, notamment littéraire, qui avait favorisé l'émergence de ces mouvements ; les relations avec les institutions religieuses étaient aussi importantes et mal documentées ; enfin, la politique antisémite des deux principaux mouvements restait obscure. Toutes ces pistes ont été déblayées dans les années suivantes.

Le nouveau cycle ouvert en 1989 se manifeste d'abord par une instrumentation tous azimuts de la question nationale. Cela vaut autant pour les nationalistes, y compris anciens ou néo-fascistes, qui luttent désormais à découvert dans tous les sens du terme – puisqu'ils ne cachent plus leurs options par crainte de la répression, mais ne bénéficient plus non plus de l'indifférence occidentale liée à la guerre froide – que pour les anti-fascistes – qui régressent parfois aux bonnes vieilles accusations de fascisme à l'encontre de tout ce qui ressemble à de l'ultra-conservatisme ou qui reprennent les fausses allégations de cinquième colonne hitlériste, ce que les fascistes avant 1939 ne sont précisément pas⁸. La littérature serbe plus ou moins scientifique sur les Oustachis a également connu un boom marqué au moment des guerres yougoslaves de la première moitié des années 1990, après des années de relative discrétion au nom de la cohabitation yougoslave. La fin de la guerre froide a aussi eu des conséquences sur la production concernant l'austrofascisme, mais la liberté dont jouit la production historique en Autriche et l'ouverture des archives en font un cas atypique dans notre espace, du moins sur le plan méthodologique : il s'agit davantage de tabous historiographiques liés à la mémoire qu'à une contrainte idéologique institutionnelle, ce qui la rapproche du cas allemand⁹.

Il semble que les publications de mémoires d'anciens fascistes aient été beaucoup plus prolifiques chez les Roumains que chez les Hongrois ou chez d'autres congénères centre-européens en raison des circonstances de leur élimination du pouvoir dès janvier 1941 : cela a permis aux chefs légionnaires de ne pas se trouver directement impliqués dans la défaite du Reich et de ses satellites, malgré la création d'un gouvernement Sima à Vienne après le 23 août 1944 et le renversement d'alliances de la Roumanie. Ils ont ainsi pu éviter la demande d'extradition de leur pays d'origine, contrairement aux Croix Fléchées ou à certains Oustachis – même si ces derniers ont pu compter sur des appuis importants auprès de dignitaires catholiques pour s'échapper. Donc le débat a été particulièrement vif en Roumanie, les légionnaires bénéficiant de cette non-implication dans les atrocités massives de la guerre, ainsi que de leur lutte dans la résistance anti-communiste, y compris sous forme de parachutages américains lors de la guerre froide. Leur légitimation se lit par exemple dans la composition du conseil scientifique de l'Institut national pour l'Étude du Totalitarisme où on trouve, aux côtés de scientifiques de haut vol comme Armin Heinen et du meilleur spécialiste de l'histoire politique roumaine de l'entre-deux-guerres, Ioan Scurtu, le nom de Șerban Milcoveanu, un médecin de haut niveau et publiciste très prolifique, ancien légionnaire proche de Codreanu et qui n'a jamais renié ses convictions, ainsi que nous avons pu nous en rendre compte en l'interviewant le 21 juillet 2004. Une telle situation paraît impossible en Hongrie après les atrocités commises durant le gouvernement Szálasi et les procès de 1946, à la fois par empêchement biologique consécutif à l'élimination des principaux chefs et pour des raisons politiques, le principal parti d'extrême-droite ne revendiquant pas l'héritage, contrairement à certains partis roumains, plus ambigus.

⁸ Voir notre survol critique, Sandu 2005: 77-83 et les références citées.

⁹ Voir la mise au point historiographique au début de l'étude de Pasteur 2006: 119-22.

Toutefois, à partir du *milieu des années quatre-vingt-dix*, les transitions politiques et la fin de la première phase des guerres yougoslaves ont permis une certaine détente historiographique et un début de dépolitisation des histoires nationales, sous la pression également des exigences des intégrations occidentales. On peut suivre l'évolution vers un souci de probité scientifique et d'extension à des domaines jusque-là ignorés des champs de recherche.

Les séries documentaires sont une bouffée d'air scientifique dans une littérature saturée d'idéologie. Avant d'aborder les diverses approches thématiques du problème, signalons certaines publications de documents qui répondent aux normes scientifiques. Un sort particulier doit être réservé aux documents autrichiens pour les raisons déjà exposées. Malgré le sérieux qui préside à leur publication, signalons néanmoins que le titre de la série – *Dokumentationsarchiv des Österreichischen Widerstandes (Dokumentationsarchiv 1984)* – reste imprégné de la théorie de la victimisation de l'Autriche et de la déresponsabilisation de l'opinion dans la marche vers l'Anschluss. C'est d'ailleurs un des rares traits que partage l'historiographie autrichienne avec celle des pays du bloc soviétique. En effet, même si nous sommes loin des confusions marxistes perdurant jusque dans les années soixante-dix entre fascisme et régime conservateur musclé de Dollfuss et de Schuschnigg¹⁰ ou de Tiso en Slovaquie¹¹, à l'origine des dénominations de clérico-fascisme et/ou d'austro-fascisme dans le cas autrichien, une approche s'impose des nuances des droites et de leurs éventuelles passerelles.

Il ne semble pas que nos collègues hongrois aient entrepris de publication systématique sur le sujet : l'occultation de la problématique et le succès des partis d'extrême droite après 1989 ont été moindres qu'en Roumanie, où la nécessité s'en est fait sentir. Dès 1996 apparaît le premier volume édité par l'Institut national pour l'étude du totalitarisme (Scurtu 2000a), qui regroupe dans une volonté significative d'assimilation le fascisme et le communisme. Trois autres volumes suivent, assurant la couverture de l'entre-deux-guerres jusqu'en 1938 (Scurtu 2000b, 2002, 2003). La lecture en profondeur de ces volumes révèle une belle diversité de sources, essentiellement d'archive, mais aussi mémorialistiques, couvrant toutes les thématiques, de l'idéologie à l'action politique. Digne de remarque est le regroupement de la plupart de ces documents autour de la formation fasciste de la Légion de l'Archange Michel, qui détermine aussi le découpage chronologique de la série : la ligne éditoriale correspond aux exigences scientifiques.

La Roumanie a suscité de nombreuses études d'*histoire des idées politiques et des mouvements culturels*. Cette discipline jouit d'un accès plus facile aux sources, souvent imprimées donc davantage protégées des interdits officiels frappant les archives. Elle bénéficie aussi de la séduction de personnalités et de thèmes relevant de la spéculation intellectuelle : Alexandra Laignel-Lavastine (2002: 557) s'inscrit dans un courant de recherches fécond, en Roumanie comme en Occident, en raison de l'importance de l'idéologie dans la structuration de tout mouvement politique, mais aussi de la célébrité ultérieure de certains jeunes intellectuels fascistes roumains. Précisément, Eliade et Cioran représentent deux tendances différentes, l'une fondamentaliste orthodoxe, l'autre moderniste radicale, du fascisme intellectuel roumain. Mac Linscott Ricketts en 1988, Leon Volovici en 1989¹² et Zigu Ornea en 1995 publièrent des

¹⁰ Par exemple chez Fellner 1971: 15-23. Toutefois, dans ses conclusions, Sugar lui-même insiste sur le dépassement des notions de « clérico-fascisme » et de « monarcho-fascisme », Sugar 1971: 148.

¹¹ Voir, en français, Boisserie 2006: 167-77.

¹² Volovici aussi 1995, version révisée d'un ouvrage publié à Oxford, Pergamon Press, en 1991.

ouvrages de référence aux côtés d'ouvrages collectifs ou d'actes de colloque¹³. De futures célébrités y côtoient des plunitifs obscurs de la Légion, de mouvements extrémistes non-fascistes ou des compagnons de route plus ou moins épisodiques. L'ouvrage de Florin Țurcanu sur la jeunesse d'Éliade a été traduit (Țurcanu 2003) et Marta Petreu vient de publier un essai en anglais sur le fascisme de Cioran (Petreu 1999).

Problématiques des fascismes centre-européens

Le problème de l'unicité du parti fasciste se trouve au cœur des difficultés d'une définition. En effet, cette question interroge la situation du mouvement fasciste sur la scène politique nationale : elle le dégage de critères transnationaux dépassant non seulement les folklores locaux – dont les fascistes savent manipuler les signes et en recouvrir leur véritable nature – mais également les controverses historiographiques, traversées par des enjeux idéologiques et/ou méthodologiques qui nuisent à cette délimitation. Partons de caractéristiques empiriques : consensus de l'opinion de l'époque ; impossibilité de la multiplication de formations fascistes véritables, donc qui réunissent à la fois les critères idéologiques, le style et l'impact consécutif auprès des masses ; enfin, la reconnaissance de l'historiographie postérieure.

C'est à ce moment que la nouvelle historiographie des années quatre-vingt-dix dérape par bien des aspects. Par exemple, toutes les études occidentales confirment l'unicité de la Légion comme mouvement fasciste roumain¹⁴. Or certains historiens, visiblement entraînés par le mouvement de révision historique enfin possible, mais marqués par une interprétation marxiste du fascisme, donnent du fascisme roumain une définition étendue à une bonne partie de la droite qui paraît nettement abusive. Radu Ioanid hérite de ces interprétations du communiste Lucrețiu Pătrășcanu, ministre de la Justice immédiatement après la guerre¹⁵. Si Radu Ioanid dédouane Carol II de l'accusation de fascisme, il en charge le professeur antisémite Constantin Cuza et le poète Octavian Goga (Ioanid 1990: 24, 35), deux nationalistes qui finirent par fusionner leurs petits mouvements politiques. Outre que l'historiographie occidentale confirme le caractère non-fasciste des deux hommes, les intéressés eux-mêmes reconnaissent l'impossibilité d'adopter en Roumanie ce modèle (Sandu 2003). Cuza avoua ouvertement aux journalistes, à son retour d'Allemagne, les insuffisances d'une assise sociale agraire et l'absence d'une classe moyenne et d'un prolétariat urbains parmi sa clientèle capables d'embrigadement et de mobilisation politique¹⁶. Jusque dans les méthodes de la violence physique, certains observateurs y virent une différence logique¹⁷.

¹³ Florian, Petculescu 1998. Voir aussi le débat suscité par le *Journal* de l'écrivain juif Mihai Sebastian traduit chez Stock, Nouveau Cabinet Cosmopolite, 1998 - témoin de l'évolution pro-légionnaire de certains de ses amis.

¹⁴ Voir le chapitre XI de Heinen 1986 (« La définition conceptuelle du mouvement légionnaire ») et particulièrement la p. 467 de l'édition roumaine : « De tous les partis roumains de l'entre-deux-guerres, seule la Légion peut être appelée « fasciste ». » De larges synthèses aboutissaient aux mêmes conclusions : Milza 1991: 382, définit la dictature royale de Carol II à partir de février 1938 comme « un régime autoritaire qui est parfois qualifié de « monarcho-fasciste », mais qui est en fait parfaitement réactionnaire et traditionaliste » ; quant à la dictature d'Antonescu de janvier 1941, il ne lui reconnaît qu'« une teinture de totalitarisme » (*ibid.*, pp.467-468).

¹⁵ Pătrășcanu 1946; Ioanid 1990: 16: « L'analyse faite par Lucrețiu Pătrășcanu du fascisme roumain s'impose à l'attention du chercheur. ... Son œuvre comprend, sans aucun doute, la plus pertinente et profonde analyse du fascisme roumain entreprise jusqu'à aujourd'hui » ... en Roumanie, a-t-on envie d'ajouter à l'attention de Radu Ioanid, visiblement peu au courant en 1994 de la thèse de Heinen soutenue dès 1984 et publiée en 1986 ou de la thèse de Francisco Veiga.

¹⁶D. n°166 de Jean de Hauteclocque, chargé d'affaires français en Roumanie, du 21 avril 1933, Z Roumanie 171, f.11-14 : « L'efficacité du national-socialisme et sa rapide ascension en Allemagne s'expliquent par le fait qu'ils

La justesse de l'analyse du vieux professeur monarchiste qui finira parmi les grandes notabilités durant la dictature royale¹⁸, ne pouvait qu'irriter son jeune dissident Codreanu, désireux de faire advenir de façon volontariste une réalité fasciste qui pouvait s'appuyer sur une industrialisation et une tertiarisation timides, mais croissantes, de la société roumaine, ainsi que sur une acculturation politique qui soustrayait les masses au vote conservateur en faveur du parti au pouvoir et les livrait aux démagogues populistes. Les mouvements fascistes centre-européens entrent ainsi dans les catégories interprétatives de leurs équivalents ouest-européens¹⁹ : ils répondent au positionnement social défini par Seymour Lipset d'une radicalisation des classes moyennes en crise, avec un recrutement des cadres locaux parmi les prêtres et les instituteurs, et des cadres supérieurs dans les milieux étudiants, les chômeurs intellectuels, les officiers et les fonctionnaires de rang moyen ; l'électorat se trouvait dans les masses paysannes, artisanales et ouvrières mécontentes des réformes agraires destinées à les transformer en propriétaires satisfaits. Mais les fascismes centre-européens remplissent aussi les critères de Barrington Moore, qui analyse le fascisme comme une voie alternative de la modernisation socio-politique réalisée en Occident par le couple libéralisme-socialisme : les partis fascistes en appellent à la participation politique des classes populaires par l'activisme organisé et par le suffrage universel contre les partis conservateurs traditionnels et leur manipulation des élections par les pressions administratives.

Ces fascistes refusaient les catégories droite-gauche et se réclamaient d'une dynamique inter-classes prenant en écharpe la société selon des logiques ethno-religieuses et surtout selon la volonté de s'enrôler dans le mouvement fasciste totalitaire, seul critère véritable d'appartenance à la nation telle qu'elle était entendue par les idéologues fascistes. Une telle prétention n'existait pas chez Cuza ou chez les autres idéologues ultra-nationalistes et antisémites, qui se « contentaient » d'exclure les allogènes pour définir le corps national – *dignus est intrare* – sans *compele intrare* massif dans la nouvelle Église fasciste.

Des reproches similaires peuvent être adressés aux *qualifications en fascisme des mouvements conservateurs de masse ou des partis radicaux, mais sans prise auprès des masses*. Dans la première catégorie, on peut ranger les partis officiels de gouvernement au service de conservateurs plus ou moins dynamiques, monarches – comme Alexandre de Yougoslavie, son beau-frère Carol de Roumanie et le régent Horthy – ou roturiers plus politisés – le Gömbös de 1932 en Hongrie, Averescu en Roumanie, Stojadinović en Yougoslavie, Tiso en Slovaquie ou Dollfuss en Autriche. Ces derniers adoptèrent eux-mêmes le style mobilisateur et durcirent leur autoritarisme contre la gauche, contre les partis démocratiques, mais souvent aussi contre les fascistes menaçants.

s'adressent aux ouvriers des fabriques dans les grands centres industriels. C'est pourquoi les réunions national-socialistes ont toujours été si populaires [sic]. Nous, qui sommes un État agraire et dont les ouvriers sont surtout les paysans, nous ne pouvons pas exercer la même influence immédiate sur les grandes masses répandues sur toute l'étendue du pays. Si l'on ajoute à cela l'état de civilisation arriéré de nos grandes masses et le manque de préparation à une vie politique indépendante, on se rend compte que les conditions locales chez nous sont beaucoup plus défavorables au succès immédiat qu'en Allemagne. »

¹⁷ Voir les souvenirs du militant socialiste Pandrea 2001: « Celui qui fomentait les désordres à Iași était A.C.Cuza, qui aimait ses étudiants non seulement avec sa doctrine criminelle, mais aussi avec la matraque. ... il précisait que l'on ne tue pas et qu'on ne mutilé pas. ») (p. 28, notre traduction)

¹⁸ Voir la note du Comité alsacien d'études et d'informations du 21 octobre 1935 : « Cette sympathie qu'on garde à l'Allemagne d'Hitler n'exclut pas du reste que la haute bourgeoisie roumaine fasse généralement siennes les thèses de l'*Action française*, de *Gringoire*, de *Candide*, qui sont les journaux français de beaucoup les plus lus à Bucarest. » (Z Roumanie 172, f.194-198)

¹⁹ Voir Lyman Legters, introduction au recueil de Sugar 1971: 3-11, notamment pp. 6-7.

Les partis ou les groupuscules à idéologie et style radicaux ou explicitement fascistes, mais sans prise auprès des masses, constituent l'autre cas scabreux d'une tentative de définition. Nous trouvons ainsi une profusion de petits mouvements ou de courants à l'intérieur de partis-parapluies officiels qui se réclament plus ou moins bruyamment du fascisme. La Hongrie et la Roumanie sont, là encore, spécialistes de la chose : les faux-croisées de l'agrarien mystique Zoltán Böszörmény, réprimé par Gömbös, puis l'hitlérisme auto-proclamé Zoltán Meskó à la tête du Parti National-Socialiste des Paysans et Ouvriers, ouvrirent la voie, selon István Deák à « des dizaines de partis nationaux-socialistes »²⁰ (Deák, *loc. cit.*), avant le regroupement sous l'autorité du chef, Szálasi. Plus ambigu reste le statut du parti créé par Imrédy, que certains qualifient de fascisme aristocratique car il recrutait au sein de la bourgeoisie radicale et qui procéda à l'emprisonnement de Szálasi²¹. En Roumanie, le Front Roumain du Transylvain Vaida-Voevod est apparu en 1935 avec l'appui du roi, qui souhaitait la constitution d'un grand parti de la droite autoritaire capable de légitimer un régime personnel royal ; la même année le poète nationaliste transylvain Octavian Goga a fusionné son Parti National-Agrarien avec la Ligue de la Défense Nationale Chrétienne de l'ultra-antisémite Cuza pour créer le Parti National-Chrétien, seule force d'extrême-droite non-fasciste crédible face aux légionnaires. Ceci n'empêchait d'ailleurs pas, comme en Hongrie, l'existence d'un Parti National-Socialiste de Ștefan Tătărescu, une Svastica de Feu de Ion Emilian ou le Front Nationaliste Roumain de Mme Lucia Caragea-Aliot, tous sans aucune influence auprès des masses, donc n'ayant de fasciste que les noms et les aspirations.

Outre leur auto-proclamation, plaiderait en faveur du fascisme de ces derniers mouvements *l'intérêt que leur portent les grandes puissances fascistes*, l'Allemagne notamment, qui se livre à des injonctions de regroupement des scènes politiques à droite à partir de 1935 dans les pays danubiens, notamment en Hongrie et en Roumanie. Or précisément, leur faiblesse sur la scène nationale détermine leur malléabilité entre les mains d'une puissance étrangère et plaide aussi en défaveur de leur caractérisation comme fascistes. A l'inverse, les grands mouvements fascistes ont injustement été accusés d'être une « Cinquième colonne ». Outre que l'accusation est rejetée par les intéressés²² et par tous les historiens occidentaux sérieux²³, il ne pouvait être autrement : les mouvements fascistes arrivés à maturité étaient structurellement contraints à une certaine indépendance financière et de jugement géo-stratégique, s'ils souhaitaient influencer les masses. Évidemment, leur anticommunisme les rapprochait souvent de l'antisoviétisme nazi, mais tous les antisoviétiques n'étaient pas nazis et l'Italie fasciste avait été une des premières puissances occidentales à reconnaître officiellement l'Union Soviétique, immédiatement après la Grande-Bretagne ! Il y a une évidente contradiction dans les thèses de certains historiens comme Radu Ioanid, qui rendent à juste titre à la Légion son statut de mouvement fasciste de masse autochtone, mais lui refusent, en matière de diplomatie, ce même indispensable statut d'autonomie de décision (Sandu 2005). A trop vouloir prouver en chargeant le dossier – déjà très lourd ! – des fascistes centre-européens, on finit par ne plus rien prouver, si ce n'est un acharnement qui mène à des anticipations historiques et à des télescopages chronologiques avec

²⁰ Deák, István, « Hungary », dans Hans Rogger et Eugen Weber, *European Right : a Historical Profile*, Berkeley, University of California Press, 1966, pp364-407. Utilisé ici dans sa traduction roumaine, Dreapta europeană. Profil istoric, Bucarest, Ed. Minerva, 457pp, pp279-312.

²¹ Sipos 1970, 2001. Pour un aperçu récent sur ces mouvements, voir l'étude de Ormos 2006.

²² Lors de son procès, il est vrai, Codreanu rappelle que les nazis allemands, notamment l'organe officiel, le *Völkischer Beobachter*, lui préféraient le parti de Cuza. Voir les actes du procès des 23-25 mai 1938 dans *Din luptele tineretului român* (1993): 279-409, ici 354-55.

²³ Pour la Légion, voir Heinen 1986: 306-321 (« Le mythe de la « Cinquième colonne ») et Veiga 1995: 251-5. Voir aussi les interventions ci-dessous.

la période de la guerre : dès 1971, Sugar réfutait le statut de « Quislings » pour les leaders fascistes d'Europe centrale (Sandu 2005: 149). Pour l'historiographie hostile à ces mouvements – position très compréhensible au vu de leurs excès idéologiques et politiques – il est certainement tentant de leur infliger l'humiliation suprême consistant à « prouver » leur caractère antinational et leur tendance à la trahison. Malheureusement, l'excès de preuve tue la preuve et est une fois de plus mauvais conseiller.

Une fois le mouvement fasciste défini dans sa spécificité et situé statiquement sur les scènes politiques nationales, reste à étudier sa *stratégie de prise du pouvoir*, en cohérence avec ce qui précède, mais également tributaire des contextes nationaux. Or, après nous être ingéniés à distinguer ces mouvements de leurs congénères de droite, l'action politique nous ramène souvent à leur capacité apparemment infinie à composer avec la réalité, capacité que leur permettaient le principe d'obéissance aveugle au chef omniscient et le positionnement ni gauche-ni droite.

Signalons d'emblée que certains leaders fascistes affirmaient leur refus du pouvoir, préférant prétendument la création préalable de l'homme nouveau, ce qui repoussait la prise du pouvoir dans un horizon éloigné. Évidemment, au-delà de la phraséologie propre à ces idéologies – qui a trompé bien des historiens qui n'ont voulu voir dans ces mouvements que des sectes mystiques parfois sympathiques dans la pureté de leur idéal²⁴ – il y a la volonté de ne parvenir au sommet de l'État que par les moyens propres d'un parti unique omnipotent et soumis au chef charismatique, sans l'appui déterminant des forces traditionnelles, et une fois les masses suffisamment embrigadées.

Un seul exemple suffira pour faire éclater la contradiction : le 20 janvier 1938, après son succès aux élections de décembre 1937, Codreanu annonce la création d'écoles de maires et de préfets légionnaires (Codreanu 1981: 240-1), visiblement dans la perspective d'une prise de pouvoir à moyen terme ; et le 21 février, face à la réaction violente du gouvernement d'extrême droite Goga-Cuza, il dissout le Parti Tout pour le Pays pour éviter le rapport de forces, visiblement défavorable à son mouvement (Codreanu 1981 : 272-5).

Donc les mouvements fascistes centre-européens sont bien destinés, comme leurs congénères d'Europe occidentale, à se saisir du pouvoir dans les conditions et avec les moyens jugés propices par eux. Encore faut-il les déterminer. Une donnée rapproche ces mouvements fascistes populaires au-delà des frontières : leur non-appartenance aux élites historiques et leur succès auprès des masses les prive de toute légitimité à une prise de pouvoir par des moyens autoritaires et les guide paradoxalement mais logiquement vers la méthode des élections libres, qu'ils se promettent d'ailleurs de supprimer dès leur arrivée au pouvoir. Là encore, le parallèle roumano-hongrois est parlant : jamais en quinze ans les élections n'avaient été plus honnêtes dans les deux pays que lorsque les partis fascistes ont imposé, soit le vote secret en Hongrie en mai 1939, soit la baisse de la répression administrative sur les élections en Roumanie en décembre 1937.

Ainsi, *la sociologie du fascisme* est une question saturée idéologiquement : la difficulté des historiens marxistes à reconnaître le succès fasciste à mobiliser les masses populaires est significative. Le militantisme a été assez bien cerné dès les années trente par les protagonistes eux-mêmes²⁵ – avec son noyau initial étudiantin, puis l'essaimage urbain auprès des

²⁴ Voir une bonne partie des articles des années soixante signalés ci-dessus, mais repris aussi, pour Codreanu, par Kurt Treptow 1993: 257-65. Voir aussi la récente biographie de Codreanu par Cristian Sandache 2005, dont le dernier chapitre s'interroge : « Codreanu et la Légion : saints ou démons ? ».

²⁵ Pătrășcanu 1946, et même le journal de Carol II sur l'enquête qu'il avait fait mener par le plus éminent statisticien roumain, Sabin Manuilă, qui ne relève que 6000 « chômeurs intellectuels », alors que Carol, dans son journal, en

fonctionnaires et des classes moyennes en crise au début des années trente, l'accueil de certains membres de l'aristocratie latifundiaire touchée par les réformes agraire et électorale et l'embourgeoisement des élites, et enfin le succès auprès d'une partie du monde ouvrier privé de l'exutoire communiste. Les résultats de la propagande pour toucher les masses et engranger les bénéfices électoraux sont moins bien connus, malgré des essais, parfois conséquents, de sociologie électorale comparée (Linz 1980; Larsen, Hagtvet & Myklebust 1980). Mais leur ductilité idéologique bien définie par George Mosse – et sur laquelle nous reviendrons – renvoie à une capacité à recruter dans toutes les catégories sociales mécontentes des évolutions du moment, même si c'était pour des motifs contradictoires : les paysans insatisfaits du choc de la crise sur leurs exploitations médiocres pouvaient côtoyer les aristocrates ruinés par une réforme agraire que les premiers jugeaient insuffisante. Le nationalisme socialement indéterminé – sauf à l'encontre de certaines minorités jugées inassimilables – rassemblait ces catégories par ailleurs opposées si l'on jugeait selon de simples critères d'intérêt socio-économique. Plutôt que de chercher longuement une logique sociale stricte au recrutement du fascisme roumain, Constantin Iordachi propose à juste titre de le définir comme un « catch-all party » et de promouvoir l'interprétation d'une attraction tous azimuts par une sur-politisation de l'ensemble de la société (Iordachi 2004: 89).

Le régulateur entre volonté populaire et continuité du système traditionnel de domination restait toutefois *le monarque, qui arbitre* entre partis ou entre courants à l'intérieur des partis. Dès lors, l'histoire des tentatives de prise de pouvoir par les partis fascistes se résume par moments à la relation entretenue avec le pouvoir royal.

Le nœud de cette relation réside, d'une part, dans le désir du roi – ou du régent – de donner une assise sociale plus large et plus populaire au régime, ce qui passe par l'attraction des partis fascistes dans le jeu politique et, d'autre part, le refus de frayer avec des chefs populistes et, *a fortiori*, de se soumettre à leur logique socio-politique. Il semble qu'il y ait une différence entre cas hongrois et roumain, mais selon nous elle reste formelle. En effet, selon István Déák, lorsque le chef du cabinet militaire de Horthy rencontra Szálasi fin 1937 ou début 1938, ce dernier lui aurait proposé une collaboration avec le régent, avec lui comme Premier ministre (Déák, *loc. cit.*, p.299), alors que lors de la rencontre entre Carol II et Codreanu, ce fut le chef légionnaire qui refusa la prise de contrôle du parti en échange de sa nomination au poste de Premier ministre²⁶. Il s'agissait en fait à chaque fois et pour chacun des protagonistes de soumettre l'autre à sa logique : la proposition de Szálasi revenait à entraîner Horthy dans un coup d'État au bénéfice des Croix Fléchées, dont il aurait alors été l'otage sur le modèle d'Hindenburg, ce qui était inacceptable pour lui. A l'inverse, il était tout aussi inacceptable pour Codreanu d'abandonner le mouvement légionnaire entre les mains d'un roi qui poursuivait l'instrumentation des partis d'extrême droite au bénéfice d'un régime autoritaire royal. La synchronie entre les réactions royales hongroise et roumaine est assez remarquable, ainsi que les solutions données au problème fasciste, c'est-à-dire la répression au cours de l'année 1938 par des gouvernements d'extrême droite, celui d'Imrédy et de Goga-Cuza.

De ces relations avec la royauté dépendent également les relations avec les autres institutions des sociétés traditionnelles, l'Église et l'Armée. La plupart des chefs fascistes centre-européens affichaient une foi profonde et un engouement marqué pour la chose militaire, au point que leurs partis furent parfois assimilés à des sectes ou à des organisations paramilitaires.

craignait quatre fois plus: Carol 1995: 160. Réprimer six mille extrémistes semblait à la portée de la dictature à la fois traditionnelle et moderniste de Carol.

²⁶ Boilă 2002: 51-5, cité dans Scurtu 2000a: 314-6.

Les cadres de ces mouvements se recrutent souvent aux niveaux bas et intermédiaires de la hiérarchie religieuse et militaire, plus rarement au sommet (Beldiman 2002: 272). Toutefois, l'Église et l'Armée en tant qu'institutions liées étroitement à la chose publique, avalisèrent presque systématiquement la rupture avec les partis hors-système, y compris leur répression (Müller 1998). En réalité, les hiérarchies avaient compris que le mimétisme des fascismes était en bonne partie destiné à vampiriser l'aura charismatique de la sainteté ou de l'autorité indiscutable de l'ordre militaire, tout comme le chef fasciste phagocytait la personnalité royale. Bref, devant le risque d'une religion séculière et d'un totalitarisme civil, les deux institutions ont eu une réaction de défense de leur intégrité allant jusqu'à la guerre ouverte, ainsi que la répression de la Légion par Antonescu l'a prouvé en janvier 1941. Les forces traditionnelles ne pouvaient pas transiger sur le cœur du succès fasciste entre les deux guerres, c'est-à-dire sur la question du charisme de ses chefs dans les différents pays. Les ressorts de ce transfert opéré par des sociétés désenchantées, en mal de projet idéologique commun et mobilisateur après les immenses efforts et bouleversements du conflit et de l'après-guerre, sont d'ordres divers – culturel, politique et socio-économique – et les mouvements totalitaires prétendent y apporter une réponse globale.

L'apport des sciences politiques est une des voies les plus fertiles pour le renouvellement de la question des fascismes. Pourtant, aucune étude n'a encore croisé, pour des raisons conjoncturelles ou méthodologiques, la plongée dans les archives avec l'approche récente du « *new consensus* »²⁷ définissant le fascisme comme une révolution globale idéologiquement articulée reposant sur une pratique de religion politique. Or la religion politique est définitoire du fascisme, car elle consiste en la « privatisation » de la religion civile – progressivement instituée par l'État depuis la Révolution française pour légitimer et magnifier le nouveau régime – entre les mains de chefs politiques qui contestent la légitimité des élites traditionnelles occupant encore le sommet de l'État. Le fascisme représente donc l'autre branche de l'alternative révolutionnaire en matière de réaction sociale consécutive au choc de la Première Guerre mondiale. Si la réaction de gauche a consisté, dans sa version radicale, à renverser l'ordre politique et social, le radicalisme de droite a aussi profité de son affaiblissement à la suite de la Grande Guerre et de la crise de 1929 pour le vider progressivement de sa légitimité en s'insinuant à l'intérieur de ses cadres pour le phagocyter. De nouvelles catégories sociales ont reconnu à des chefs charismatiques la légitimité politique pour déplacer la réalité du pouvoir au sein de mouvements politiques où elles étaient surreprésentées. L'approche d'une documentation archivistique désormais abondante²⁸ peut enfin s'effectuer grâce aux outils fournis par la réflexion politiste sur le fascisme, enfin dégagé des errements marxistes orthodoxes – le fascisme comme adjuvant anticommuniste du grand capital – ou des minimisations libérales – le fascisme comme parenthèse délirante de l'histoire européenne, mais aussi de l'enfermement méthodologique dans l'histoire descriptive dépourvue d'armature conceptuelle ou, du côté des politologues, dans des sous-sections réservées aux atypiques inclassables.

Ainsi, la somme d'Arnim Heinen, parue en 1986, ne pouvait pas connaître les archives roumaines pour cause de bouclage de l'époque Ceaușescu et s'attachait encore à une approche socio-économique dominante, même si elle faisait une part sérieuse aux idées du mouvement. Quant aux études portant directement sur l'idéologie légionnaire, souvent brillantes, soit elles se concentrent sur des personnalités devenues célèbres après la chute du fascisme historique et qui

²⁷ La définition la plus englobante et la plus claire de ce mouvement interprétatif se trouve chez Griffin 2003; ses réalisations les plus achevées se trouvent dans les publications de George Mosse, Stanley Payne et Roger Griffin.

²⁸ Outre notre propre corpus décrit dans les « sources » en fin de volume, voir la série dirigée par Ioan Scurtu: 2000–2003, vols. I–IV.

n'ont pas forcément eu un impact déterminant et/ou précoce au moment de l'élaboration de la synthèse fasciste, soit elles portent sur les aspects idéologiques sans en suivre fermement les prolongements en matière de socialisation politique au-delà du simple concept de la propagande, ignorant notamment la mise en place d'une véritable religion civile au rituel et aux officiants plus ou moins strictement définis. Les approches des politistes, pleines de promesses et d'un intérêt interdisciplinaire fondamental pour sortir de la myopie d'une historiographie au plus près de l'évènement, elles n'ont que partiellement convaincu. L'essai d'Antoine Roger (Roger 2002) ne fait qu'esquisser un modèle d'insertion du fascisme – qui n'est d'ailleurs pas vraiment nommé en tant que tel – dans l'ensemble de la société agraire en voie de modernisation, sans compter que son approche reste largement déterminée par les « fondamentaux » socio-économiques même pour la structure organisationnelle de base, le « nid » – en fait véritable cellule d'incubation d'une nouvelle religion politique aux séances strictement ritualisées²⁹. Les premières études, totalement abouties conceptuellement et bien menées méthodologiquement, qui se réclament directement du *new consensus*, appartiennent à Constantin Iordachi et à Mihai Chioveanu³⁰ et peuvent être profitablement sollicitées dans l'analyse des cadres idéologiques de l'influence charismatique exercée par le leader légionnaire sur ses militants. Constantin Iordachi fournit néanmoins plusieurs chapitres descriptifs organisés chronologiquement, mais sans faire appel aux sources d'archive, même celles publiées par Ioan Scurtu. Si l'exercice se justifie d'un point de vue méthodologique pour se cantonner au champ des idées et des pratiques politiques, il reste néanmoins à préciser la problématique d'un profil historique, donc d'un ouvrage prenant en compte la violence légionnaire quotidienne perçue dans sa variabilité contextuelle fournie par les archives, et des cadres idéologiques reconsidérés à la lumière des théories modernes du fascisme comme révolution pour la renaissance de la nation. C'est l'ambition de nos publications en cours ou à venir³¹.

La contradiction que d'aucuns ont essayé d'établir entre la référence religieuse affichée par l'idéologie légionnaire et la violence des méthodes a été d'emblée désamorcée par les légionnaires, au niveau du discours, grâce à une double argumentation idéologique et fonctionnelle. Codreanu avait posé le problème dans ses *Circulaires* et y avait répondu par la distinction entre perfection du royaume du Ciel et royaume terrestre dans lequel il se mouvait et faisait de la politique, ainsi que par le rappel du rôle des Églises dans la légitimation de la violence officielle de la guerre – à travers la bénédiction accordée aux drapeaux avant le combat, les messes de célébration des victoires, etc.³². La véritable problématique posée par le *new*

²⁹ Max Weber insiste sur le caractère politique des organisations obéissant à un chef charismatique, qui est incapable d'assurer le bien-être matériel de ses adorateurs et insiste sur l'esprit de sacrifice et le refus du compromis avec la société jusqu'à la victoire politique.

³⁰ Iordachi 2004, et sous Iordachi (direction) 2010; Chioveanu 2005. Plusieurs autres auteurs ont fourni de plus brefs essais : voir par exemple Săndulescu 2005, et Sandu 2008 (consultable en ligne sur : <http://www.fspub.ro/Home/analele-stiinte-politice>).

³¹ Sandu 2010 et, à venir. Parmi ceux qui abordent depuis longtemps les problématiques légionnaires avec une méthode traditionnelle en s'appuyant sur les archives, et qui se tournent maintenant aussi vers les approches de l'idéologie sous l'angle de la religion politique, voir Müller 2005.

³² Codreanu 198: 105-6: « La ligne historique est une : celle que nous vivons. Car nous vivons dans le siècle. La ligne de l'Église est bien au-dessus de nous. Vers elle nous tendons, mais nous ne réalisons que peu. ... Il me semble toutefois que l'Église aussi [ses représentants, les hommes] se sont éloignés de la ligne de l'Église, dans les faits. Ainsi, il y a peu : les prêtres bénissent de leur main les armes, les épées, les fusils, les mitrailleuses et les canons des armées, qui partent à la guerre. » Une autre illustration se trouve chez Codreanu 1937 [ed. originale juillet 1933], consultable sur le site néo-légionnaire www.miscarea.net/carti2.htm, qui reprend le discours du jeune député Codreanu du 3 décembre 1931 au message royal : à un député qui lui reproche son apologie de la peine de mort qui

consensus en Roumanie, mais aussi en Hongrie ou en Croatie, où le fascisme revendique également une dimension spirituelle transcendante, réside ailleurs.

Il existe en réalité une ambiguïté lorsqu'on évoque la religion dans le cas du légionnarisme. *Religion politique et religion en politique se télescopent et brouillent apparemment les cartes*. Ayant surgi dans une société agraire et traditionnelle, donc en retard sur les modèles urbains et industriels dominants d'Italie et d'Allemagne, la religion orthodoxe fait partie intégrante de la synthèse idéologique légionnaire davantage que chez ses congénères athées ou païens. Le déplacement du sentiment religieux de la Sainte Trinité vers Codreanu et ses acolytes-apôtres s'effectue donc à la fois plus aisément en pratique – en tant que néo-Messie qui utilise l'ancien Messie pour mobiliser les masses paysannes – mais aussi plus difficilement dans la distinction, en tant qu'interprétation des registres du transfert de sainteté : les paysans croient dans le néo-Messie en tant qu'il représente l'ancien, mais y croient-ils pour lui-même, pour sa propre valeur ? Bref, Codreanu doit à la fois instrumenter la religion transcendante et s'en débarrasser, ou plutôt en vampiriser l'aura – tout comme il doit révéler la monarchie tout en faisant croire qu'il ne combat que le roi. Il doit utiliser Jésus pour attirer les masses paysannes, puis l'évincer une fois la religion fasciste fonctionnant de manière autonome, sans l'appui de la béquille chrétienne. *La problématique du charisme appliqué à la massification de la politique dans les pays agraires passe donc par la substitution de la religion politique à la religion en politique officiellement affichée*, et non par l'analyse de la dichotomie entre idéologie religieuse et pratiques violentes. Cette dernière ne peut surgir que de la confrontation entre aspirations totalitaires de l'idéologie légionnaire et résistance de la société à ces prétentions ; donc seule l'histoire des phénomènes sociopolitiques peut véritablement approcher la réaction violente du fascisme aux réticences de la société à l'embrigadement total. Les sciences politiques, en l'absence d'une utilisation des documents d'archive, doivent se contenter de la dimension de violence idéologiquement assumée comme héritage du darwinisme social passé au tamis de la guerre et de la « brutalisation » sociale. Bref, si la problématique du fascisme se situe dans la tension entre religion politique et violence, ce ne sont pas les sciences politiques qui peuvent en décrire seules les manifestations. La problématique du fascisme pour les sciences politiques se situe dans la tension entre vie politique traditionnelle – y compris dans sa dimension religieuse – et religion politique.

Certaines études ont ainsi insisté sur la dimension morbide jusqu'au paganisme de l'attrance des légionnaires pour la mort³³, sans en faire un élément d'une nouvelle spiritualité politique radicale. D'autres ont assimilé avec perspicacité la Légion, surtout lors de ses confidentiels débuts, à un phénomène sectaire³⁴ ; mais l'intérêt de la religion politique réside à l'inverse dans la massification de la socialisation politique, et non dans son confinement élitiste, malgré la phraséologie des *happy few* développée par ses promoteurs pour mieux attirer, précisément... C'est ainsi que les articles que j'ai consacrés à la ritualisation religieuse des pratiques paramilitaires³⁵ et plus généralement collectives³⁶ dans la Légion de l'archange Michel

choque dans la bouche d'un chrétien militant, il répond qu'il préfère la mort du voleur des deniers publics au dépérissement de sa patrie (point 85).

³³ Sandache 2005: 67. L'ouvrage relève d'ailleurs en bonne partie de l'hagiographie.

³⁴ Voir, entre autres, les articles « empathiques » d'Eugen Weber : « Romania », dans Weber 1964 ; « Romania », dans Weber et Rogger 1966 ; « The Men of the Archangel », dans Weber 1966.

³⁵ « Mémoire de la Première Guerre mondiale au sein des jeunes droites roumaines de l'entre les deux guerres », actes de la table-ronde sur la mémoire de la Première Guerre mondiale, à paraître fin 2007 dans *Guerres mondiales et conflits contemporains* sous la direction d'Antoine Marès et de Catherine Durandin.

(mouvement spirituel)/ Garde de fer (traduction politique) n'avaient de substrat que la lecture des textes originaux – surtout de Codreanu³⁷ – et l'analyse des nombreux documents visuels et audio³⁸ à la lumière des ouvrages fondamentaux d'Emilio Gentile sur la religion du fascisme italien (Gentile 2002; Gentile 2004).

Le caractère révolutionnaire de la Garde de fer est une analyse mieux partagée. Outre les déclarations des intéressés, leur affrontement avec le pouvoir établi prit des formes suffisamment radicales et violentes pour confirmer leur volonté de conquête. Au-delà de ses formes spectaculaires, ils ne pouvaient prétendre renverser l'ordre social existant faute de deux attributs caractérisant tout personnel révolutionnaire digne de cette œuvre : une cohérence sociale et générationnelle d'un groupe jeune et frustré et un projet idéologique fort et structurant. Ces deux aspects ont déjà été abordés, pour le second aspect dans les études sur l'idéologie déjà évoquées, pour le premier dans le livre d'Irina Livezeanu. Mais ces deux dimensions prises séparément de la pratique d'une religion politique sont nettement insuffisantes pour rendre compte de la nature et du succès du fascisme roumain. Le phénomène générationnel caractérise bien des mouvements politiques et les analyses des idées politiques en tant que telles des légionnaires se heurtent à leur refus des programmes précis et structurés. Finalement, le cœur spécifique incompressible qui subsiste de cette tentative d'approche idéologique n'est pas seulement l'ultra-nationalisme raciste « fin de siècle » hérité du vieil anti-sémite I.C. Cuza, parrain politique et proche de la famille du jeune Codreanu. Deux grands leviers caractérisent ce noyau dur. C'est d'abord la capacité de populariser l'ultra-nationalisme en le métissant de nombreuses autres influences idéologiques qui inspirent une jeunesse très éclectique, ainsi que les listes de sujets de conférences abordés dans le cadre des associations estudiantines, et même de la Garde de fer elle-même, en témoignent amplement. C'est ensuite la dynamique inverse, soit la capacité de cristalliser cet amas « attrape-tout » passablement contradictoire – trait qui a longtemps nui à une étude systématique de l'idéologie légionnaire, à l'image de ses aînés italien et allemand – en un système d'autant plus efficace que chacun y trouvait des aspirations idéologiques d'emprunt, subitement enchâssées dans un syncrétisme dont la force revenait aux pratiques collectives ritualisées. Cette analyse, qui innerve l'ensemble de l'œuvre de George Mosse³⁹, trouve un vaste champ d'application avec la synthèse légionnaire : par exemple, le simple appel aux morts débutant chaque réunion de nid combine l'appel militaire des casernes de l'État moderne bâti par les francs-maçons progressistes au XIX^e siècle et l'évocation traditionnelle des morts à intervalles réguliers en pays orthodoxe dans une synthèse qui parle à l'ensemble de la palette des sensations de la population masculine jeune de Roumanie. Nous revenons ainsi à l'indissoluble lien entre étude des idées et de leur imposition, au sens politique et religieux, à la société civile. Comme nous y invite à juste titre le « nouveau consensus », il faut prendre au sérieux le refus des fascistes à élaborer des programmes⁴⁰ au profit de structures et de manifestations rituelles témoignant au sens fort d'une

³⁶ « Signes et couleurs de la mobilisation fasciste dans un pays majoritairement agraire: le Mouvement légionnaire roumain », actes du colloque *Signes et couleurs du politique* organisé à l'Université de Poitiers du 14 au 16 juin 2007 ; « La Garde de Fer: méthodes de mobilisation et d'encadrement », dans Judit Maar et Patrick Renaud, *Temps, espaces, langages, la Hongrie à la croisée des disciplines*, actes du colloque international organisé les 14-16 décembre 2006 par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises, à paraître fin 2007 dans *Les Cahiers d'Études hongroises*, chez L'Harmattan.

³⁷ Tous les écrits du « Capitaine » sont à ce titre essentiels, mais plus particulièrement Codreanu 1937.

³⁸ Une masse impressionnante se trouve rassemblée, sur divers supports, sur le site néo-légionnaire miscarea.com.

³⁹ « Vers une théorie générale du fascisme », chapitre 1 de Mosse 2003.

⁴⁰ Voir, par exemple, Griffin 2003: 19.

foi politique dont le simple contenu ultranationaliste et syncrétique, déjà présent au XIX^e⁴¹, ne vaut que par le radicalisme de sa défense, la massivité de la mobilisation et la réalité de son application.

L'angle d'attaque dans cet ouvrage privilégiera donc un gros complexe idéal/doctrinaire-organisationnel initial, comprenant les points de doctrine entremêlés aux éléments contextuels qui ont favorisé leur éclosion. En effet, la force du bloc idéologique fasciste procède, nous l'avons dit, de cette capacité à ne pas transférer des idéologies d'importation que les jeunes conservateurs dynamiques du « junimisme » avaient dès la fin du XIX^e qualifiées de « formes sans fond », mais de donner un style moderne et technique, euro-synchrone donc militarisé, à une variété d'idées, de traditions, de personnages historique mythifiés, de paysages, de pratiques dont les fascistes s'attribuent ensuite le mérite à juste titre, puisqu'ils en sont les « inventeurs », ou du moins les talentueux synthétiseurs.

En Roumanie comme ailleurs, les frustrations sociales consécutives à la guerre et les désordres apparents du jeu politique démocratique qui en est rendu responsable assignent trois buts paradoxaux à la mobilisation fasciste. D'une part, il faut secouer la chape que font peser les élites anciennes sur le corps politique, donc soulever ce dernier par des méthodes « révolutionnaires » de rupture. D'autre part, il s'agit de pérenniser cette mobilisation au-delà du soulèvement paysan archaïque, aussitôt retombé. Enfin, les dirigeants légionnaires doivent la structurer de façon à éviter la déstabilisation du régime fasciste une fois celui-ci mis en place – hantise de tout régime révolutionnaire. Les méthodes et les cadres de la régulation viennent par ailleurs buter contre la dispersion du corps politique dans l'espace rural assez cloisonné et contre le traditionalisme de la culture politique de révérence très ancrée chez les paysans.

Toutefois, l'importance et la nouveauté des interprétations « *new consensus* » dans le succès politique final rencontré par le fascisme auprès des sociétés italienne et allemande colorent d'une teinte quelque peu fataliste certains écrits de George Mosse⁴² et d'un solide optimisme heuristique les articles historiographiques de Roger Griffin⁴³. Les tenants du « *new consensus* » nous mettent d'ailleurs sainement en garde contre tout déterminisme socio-économique consistant à déduire trop mécaniquement la réussite ou l'échec de ces mouvements caméléoniens d'une structure socio-économique déterminée, liée trop clairement à la concentration urbaine et aux pratiques d'organisation politique et corporative propres aux activités secondaires et tertiaires. Bref, si l'importance du recrutement parmi les fameuses et parfois bien volatiles « classes moyennes frustrées et/ou déclassées » n'est pas niée, l'adaptabilité du fascisme, que nous avons déjà explorée dans le cas roumain et qui se vérifie aussi bien dans cette zone que sous d'autres latitudes, nous conduit à explorer plutôt les voies culturalistes. Pour les tenants du *new consensus*, le succès du fascisme dans tel pays plutôt que tel autre ne tient pas prioritairement à des données structurelles de longue durée, mais plutôt à la capacité d'adaptation du mouvement et de son chef charismatique à la société cible.

⁴¹ Mosse 2003: 12 : « Le nationalisme exacerbé des fascistes n'enrichit guère cette définition » et 16-17 : « C'était un mouvement politique nouveau qui n'inventa jamais rien de neuf ». Voir aussi Codreanu 1936 (1972) (chapitres sur sa dette envers I. C. Cuza) et Sandu, « La Garde de Fer : méthodes de mobilisation et d'encadrement », dans *Temps, espaces, langages, la Hongrie à la croisée des disciplines, Les Cahiers d'Études hongroises*, Paris, L'Harmattan, mai 2008, 2 volumes, vol.2, p.395-415.

⁴² « Sa force réelle résidait en partie en cela : il proposait la régénération et la sécurité, la révolution fondée sur le déjà connu » Mosse (2003: 17).

⁴³ « This is good news for students who have turned to this article for help with their essay or exam revision, because insight into its relevance to understanding 'real' historical events in modern history should now start to 'kick in' » (Griffin 2003: 17).

Si nous adhérons pleinement à une telle analyse – comment expliquer autrement le succès populaire du fascisme dans un pays aussi retardé que la Roumanie ? – force est néanmoins de constater que les éléments de la synthèse fasciste supposent un certain degré de développement. Ainsi, quel qu’ait été le talent de tel chef fasciste pour proposer une mixture hautement étudiée au corps social, il faut reconnaître que le but restant sa mobilisation massive, cette dernière est plus facile à réaliser auprès d’une société déjà concentrée géographiquement, habituée aux rassemblements et aux organisations de masse au nom de la nation. L’interprétation qualitative et culturaliste du *new consensus* bute donc sur un effet de seuil quantitatif, ce que George Mosse reconnaît en fait⁴⁴.

La conséquence heuristique en est que l’apport le plus novateur du *new consensus* est indispensable, mais pas suffisant pour rendre compte concrètement de la réception – donc, fatalement, du succès – du fascisme au sein des sociétés cibles. En effet, si le fascisme mérite ce nom, c’est qu’il est parfaitement adapté à l’ensemble du tissu social, donc il ne peut, à terme, que l’emporter fatalement sur les autres forces politiques. Or l’évidence même est qu’il ne s’imposa pas partout, ce qui ne peut pas être attribué seulement au plus ou moins grand charisme de ses chefs, mais aussi à la résistance inégale des sociétés à la séduction fasciste. Si le *new consensus* insiste à juste titre sur l’aspect peu abordé d’« offre » fasciste correspondant à une forte « demande » sociale présente dès la fin du XIX^e siècle, mais exacerbée après la Première Guerre mondiale dans le sens d’une révolution idéologique et de pratiques politiques, les vieilles approches privilégiant la diversité de la société et la capacité de résistance de certains de ses segments doivent s’articuler à cette dynamique pour en montrer portée et limites. Ces approches sont évidemment intimement mêlées, et l’étude de la réaction sociale ne doit pas être disjointe du complexe idéal-organisationnel.

Le troisième aspect qui interagit avec ces deux dimensions est l’action sur la scène politique nationale et, éventuellement, internationale. Le panachage de la palette idéologique fasciste n’a alors d’égal que la ductilité des pratiques et des alliances en vue de la prise de pouvoir. La capacité des mouvements fascistes à composer avec la réalité renvoie aussi au principe d’obéissance aveugle au chef et au positionnement ni gauche - ni droite⁴⁵. Elle permet de vérifier en action l’efficacité redoutable d’une idéologie ayant phagocyté l’ensemble des grandes idéologies disponibles et leur renvoyant l’image d’un « digest » animé, d’un montage composite mais vivant ayant surmonté les contradictions entre doctrines et marchant au pas dans la rue. Cette thématique est tout simplement celle de la prise du pouvoir dans le cas roumain. Le récit des événements politiques fait partie intégrante du modelage du mouvement fasciste : si le mixe idéologique n’a pas besoin de modifications notables, l’accent mis sur tel aspect, l’action entamée auprès de telle catégorie sociale, régionale ou internationale, selon les opportunités ouvertes par le jeu politique, modifie le discours et enrichit en retour, par un effet « vertueux » d’accumulation, les possibilités du mouvement. En réalité, les sauts quantitatifs étant aussi qualitatifs, l’ouverture de nouvelles possibilités révèle des latences et des potentialités des mouvements comme des régimes fascistes. L’absence de programme rigide au bénéfice d’une

⁴⁴ « Les facteurs économiques et sociaux s’avèrent certes cruciaux dans l’effondrement qui suivit la Première Guerre mondiale et dans la crise économique de 1929... Mais, et ceci semble tout aussi crucial, les choix politiques sont déterminés par la perception réelle que les gens ont de leur situation, de leurs espérances et de leurs attentes, l’utopie pour laquelle ils luttent. ... ce fut le seul mouvement de masse entre les deux guerres qui pouvait affirmer avoir des sympathisants issus de toutes les classes sociales » (Mosse 2003: 73).

⁴⁵ Voir, dans le cas roumain, mon introduction, Sandu 2006a: 21 et suiv., ainsi que mon article Sandu 2006b: 99-108.

idéologie protéiforme, d'un idéal et de pratiques, favorise l'occupation de l'espace politique et, dans le cas d'un mouvement aussi mobilisateur que le fascisme, l'espace tout court.

Doit-il y avoir de conclusion à une étude historiographique ? Sans doute pas, d'autant que la prétention de ceux qui la rédigent est d'y ajouter de nouveaux – et glorieux... – chapitres. Toutefois, dans le cas qui nous préoccupe, il me semble que l'étape qui doit suivre la brillante étude de Constantin Iordachi est l'application des acquis des sciences politiques au matériau concret des documents d'archive, dont l'auteur de ces lignes a accumulé quelques milliers dans les fonds des Archives historiques nationales roumaines et dans celles du Centre national d'étude des archives de la Securitate (CNSAS), héritière d'une partie des archives de la Siguranța (Sûreté) de l'entre-deux-guerres.

Bibliographe

- Beldiman, Dana (2002). *Armata și Mișcarea legionară, 1927-1947* [L'Armée et le mouvement légionnaire, 1927-1947]. Bucarest: Institutul național pentru studiul totalitarismului.
- Boilă, Zaharia (2002). *Amintiri și considerații asupra Mișcării legionare* [Souvenirs et considérations sur le mouvement légionnaire]. Cluj-Napoca: Ed. "Biblioteca Apostrof".
- Boisserie, Étienne (2006). « Eléments sur le fascisme en Slovaquie dans l'entre-deux-guerres ». In Horel, Sandu et Taubert, eds. *La Périphérie du fascisme*, 167-77.
- Carol II (1995). *Între datorie și pasiune, însemnări zilnice, 1904-1939* [Entre devoir et passion, notes quotidiennes, 1904-1937]. Bucarest: Ed. Silex.
- Chioveanu, Mihai (2005). *Fețele fascismului. Politică, ideologie și scrisul istoric în secolul XX* [Les visages du fascisme. Politique, idéologie et écriture historique au XX^e siècle]. Bucarest: Ed. Universității București.
- Codreanu, Zelea Corneliu (1981). *Circulări și manifeste 1927-1938* [Circulaires et manifestes 1927-1938]. Munich: Europa. 5^e éd.
- (1936). *Pentru legionari* [Pour les légionnaires]. Bucarest. En français: (1972). *La Garde de fer : pour les légionnaires*, Grenoble: I. Maril: Belmain.
- (1937). *Cărticica șefului de cuib* [Bréviaire du chef de nid]. Sibiu: Editura "Totul pentru Țară".
- Deák, István, « Hungary », dans Hans Rogger et Eugen Weber, *European Right : a Historical Profile*, Berkeley, University of California Press, 1966, pp364-407. Utilisé ici dans sa traduction roumaine, *Dreapta europeană. Profil istoric*, Bucarest, Ed. Minerva, 1995, 457pp, pp279-312.
- Din luptele tineretului român, 1919-1939 (culegere de texte)* [Luttes de la jeunesse roumaine, 1919-1939 (recueil de textes)] (1993). Bucarest: Ed. Fundației Buna Vestire.
- Dokumentationsarchiv des Österreichischen Widerstandes*, ed. *Kampf um Österreich: Die Vaterländische Front und ihr Widerstand gegen den Anschluss 1933-1938. Eine Dokumentation* (1984). Vienna: Österreichischer Bundesverlag.
- Erös, J. (1968). « Hungary ». In Woolf, ed. *European Fascism*, 111-45.
- Fellner, Fritz (1971). « The Background of Austrian Fascism ». In Sugar, *Native Fascism in the Successor States, 1918–1945*, 15-23.
- Florian, Alexandru et Constantin Petculescu (1998). *Idea care ucide, dimensiunile ideologiei legionare* [L'idée qui tue, les dimensions de l'idéologie légionnaire]. Bucarest: Ed. Noua Alternativă.
- Gentile, Emilio (2002). *La religion fasciste*, Paris: Perrin.
- (2004). *Qu'est-ce que le fascisme? Histoire et interprétation*. Paris: Gallimard.
- Griffin, Roger (2003). « The Concept that Came Out of the Cold: The Progressive Historicization of Generic Fascism and its New Relevance to Teaching Twentieth-century History ». *History Compass*, 1 EU 039, 001–041.
- Heinen, Arnim (1986). *Die Legion « Erzengel Michael » in Rumänien: soziale Bewegung und politische Organisation, ein Beitrag zum Problem des internationalen Faschismus*. Munich: Oldenburg. En roumaine: *Legiunea „Arhanghelul Mihail“. Mișcare socială și organizație politică. O contribuție la problema fascismului internațional*. Humanitas, București, 1999
- Ioanid, Radu (1990). *The Sword of the Archangel. Fascist Ideology in Romania*. New York: Columbia University Press. En roumaine: *Sabia Arhanghelului Mihail. Ideologia fascistă în România*, Bucharest: Diogene, 1994.
- Iordachi, Constantin (2004). *Charisma, Politics and Violence: The Legion of the « Archangel Michael » in Inter-war Romania*. Trondheim: Trondheim: Norwegian University of Science and Technology, Trondheim Studies on East European Cultures & Societies.

- Iordachi, Constantin, ed. (2010). *Comparative Fascist Studies, New Perspectives*. London: Routledge.
- Lackó, Miklós (1969). *Arrow-Cross Men, National Socialists, 1934-1944*. Budapest: Akadémiai Kiadó.
- Laignel-Lavastine, Alexandra (1998). « Le XX^e siècle roumain, ou la modernité problématique ». In Chantal Delsol et Michel Maslowski, *Histoire des idées politiques de l'Europe centrale*. Paris: PUF, coll. Politique d'aujourd'hui, 563-87.
- (1999). « Fascisme et communisme en Roumanie: enjeux et usages d'une comparaison ». In Henry Rousso (1999). *Stalinisme et nazisme, histoire et mémoire comparées*, Paris: Hachette, 201-45.
- (2002). *Cioran, Eliade, Ionesco, L'oubli du fascisme, Trois intellectuels roumains dans la tourmente du siècle*. Paris: PUF.
- Laqueur, Walter, ed. *Fascism: A Reader's Guide. Analyses, Interpretations, Bibliography*. Berkeley, Los Angeles: University of California Press.
- Larsen, Stein Ugelvik, Bernt Hagtvet & Jan Petter Myklebust (1980). *Who were the fascists: Social roots of European Fascism*, Oslo, Bergen: Universitetsforlaget.
- Legters, Lyman (1971). « Introduction ». *Native Fascism in the Successor States, 1918–1945*, 3-11.
- Linz, Juan J. (1980). « Some Notes Towards a Comparative Study of Fascism in Sociological Historical Perspective ». In Laqueur, *Fascism: A Reader's Guide*, 3-121.
- Mac Linscott Ricketts (1988). *Mircea Eliade. The Romanian Roots, 1907-1945*, 2 vols., Boulder : East European Monographs ; New York : Distributed by Columbia University Press, 1988, 1453pp.
- Macartney, Carlile Aylmer (1956). *October Fifteenth. A History of Modern Hungary, 1929-1945*. 2 vols. Edinburgh: Edinburgh University Press, 1956.
- Mihu, Achim (1995) « Sociologia mișcării legionare ». In Weber, Eugen, *Dreapta românească*, Cluj, Ed. Dacia, 1995, 127pp., pp5-38.
- Milza, Pierre (1991). *Les Fascismes*. Paris: Le Seuil.
- Mosse, George (2003). *La Révolution fasciste*. Paris: Seuil.
- Müller, Florin (1998). « Atitudinea Bisericii ortodoxe române față de mișcările de extremă dreaptă în perioada interbelică în România » [L'attitude de l'Église orthodoxe roumaine face aux mouvements d'extrême droite entre les deux guerres en Roumanie]. In *Național și universal în istoria românilor* [National et universel dans l'histoire des Roumain]. Bucarest: Ed. Enciclopedică.
- Müller, Florin (2005). *Metamorfoze ale politicului românesc, 1938-1944* [Métamorphoses du politique roumain, 1938-1944]. Bucarest: Ed. Universității București.
- Nagy-Talavera, Nicholas (1970). *Green Shirts and others, A History of Fascism in Hungary and Romania*. Stanford: Hoover Institution Press.
- (1987). « La naissance du fascisme en Hongrie et en Roumanie, inséparable de l'antisémitisme ». In *Les Conséquences des traités de paix de 1919-1920 en Europe centrale et sud-orientale*, Actes du Colloque de Strasbourg. Strasbourg: Association des Publications près les Universités de Strasbourg, 393-400.
- Nolte, Ernst (1969). *Les Mouvements fascistes, l'Europe de 1919 à 1945*. Paris: Calmann-Lévy.
- Ormos, Mária (2006). « Mouvements et partis d'extrême droite en Hongrie dans la période de l'entre deux guerres. » In Horel, Sandu et Taubert, eds. *La Périphérie du fascisme*, 69-78.
- Ornea, Zigu (1995). *Anii treizeci. Extrema dreapta românească*. Bucarest: Ed. Fundației Culturale Române.
- Pandrea, Petre (2001). *Garda de Fier, Jurnal de filosofie politică, memorii penitenciare* [La Garde de Fer, journal de philosophie politique, mémoire pénitentiaires]. Bucarest: Ed. Vremea.

- Pasteur, Paul (2006). « Austrofascisme » ou régime autoritaire corporatiste chrétien ? ». In Horel, Sandu et Taubert, eds. *La Périphérie du fascisme*, 119-22.
- Pătrășcanu, Lucrețiu (1946). *Sous trois dictatures*. Paris: Ed. L'horizon international.
- Petreu, Marta (1999). *An Infamous Past: E. M. Cioran and the Rise of Fascism in Romania*. London: Ivan R. Dee Publisher.
- Roger, Antoine (2002). *Fascistes, communistes et paysans. Sociologie des mobilisations identitaires roumaines (1921-1989)*. Bruxelles: Éditions de l'Université de Bruxelles.
- Sandache, Cristian (2005). *Istorie și biografie, Corneliu Zelea Codreanu* [Histoire et biographie, Corneliu Zelea Codreanu]. Bucarest: Ed. Mica Valahie.
- Sandu, Traian (2003). « La génération fasciste en Roumanie : recrutement, doctrine, action ». *Histoire, économie et société*, n. 3, 437-449.
- (2005). « Le renouvellement de l'histoire politique roumaine de l'entre-deux-guerres .» In Sandu, Traian, direction (2005). *Illusions de puissance, puissance de l'illusion, historiographies et histoire de l'Europe centrale dans les relations internationales entre les deux guerres*. Paris: L'Harmattan, coll. *Cahiers de la Nouvelle Europe*, 292pp, pp67-84.
- (2006a) « La question fasciste en Europe centre-orientale : l'entre déchirement des droites ». In Catherine Horel, Traian Sandu et Fritz Taubert, eds. *La Périphérie du fascisme, spécification d'un modèle fasciste au sein de sociétés agraires. Le cas de l'Europe centrale entre les deux guerres*. Paris: L'Harmattan, 91–109.
- (2006b). « Le conflit entre fascisme et monarchisme en Roumanie : données structurelles et déroulement ». In Catherine Horel, Traian Sandu et Fritz Taubert, eds. *La Périphérie du fascisme, spécification d'un modèle fasciste au sein de sociétés agraires. Le cas de l'Europe centrale entre les deux guerres*. Paris: L'Harmattan, **91–109**.
- (2008). « De l'antisémitisme au fascisme en Roumanie : naissance du Roumain nouveau régénéré par la révolution de droite », *Analele Universității București*, Année X, 32-46 (consultable en ligne sur : <http://www.fspub.ro/Home/analele-stiinte-politice>).
- « La Garde de Fer : méthodes de mobilisation et d'encadrement », dans *Temps, espaces, langages, la Hongrie à la croisée des disciplines*, , *Les Cahiers d'Études hongroises*, Paris, L'Harmattan, 2008, vol.2, p.395-415
- Sandu, Traian, dir.. *Vers un profil convergent des fascismes ? « Nouveau consensus » et religion politique en Europe centrale*, Paris, L'Harmattan, coll. *Cahiers de la Nouvelle Europe*, 2010, 274pp.
- (à venir). *La Légion de l'Archange Michel/ Garde de fer, ou le troisième fascisme européen*, Paris: Perrin.
- Săndulescu, Valentin (2005). « On the ideological characteristics of the Romanian Legionary Movement : A synthetic account ». *Studia Universitatis Petru Maior*. Series Historia, 2005, 141-154.
- Scurtu, Ioan (2000-2003). *Totalitarismul de dreapta în România. Origini, manifestări, evoluție* [Le totalitarisme de droite en Roumanie. Origines, manifestations, évolution]. București: Institutul Național pentru studiul Totalitarismului. Vol. I: 1919-1927 (2000); *Ideologie și formațiuni de dreapta în România* [Idéologie et formations de droite en Roumanie]. – Vol. II: 25 juin 1927-2 janvier 1931 (2000); Vol. III: 5 janvier 1931-7 juin 1934 (2002); Vol. IV: 1934-1938 (2003).
- Sebastian, Mihail (s.d.). *Sebastian sub vreme, singurătatea și vulnerabilitatea martorului* [Sebastian à l'épreuve des temps, la solitude et la vulnérabilité du témoin]. București: Editura Universal Dalsi.

- Sipos, Péter (1970). *Bela Imrédy és a Magyar Megújulás Pártja* [Bela Imrédy et le Parti Hongrois du Renouveau]. Budapest: Akadémiai Kiadó
 – (2001). *Bela Imrédy (Politikai Eletrajz)* [Bela Imrédy – une biographie politique]. Budapest: Elektra Kiadóház.
- Spălățelu, Ion et Mihai Fătu (1971). *Garda de Fier, Organizație teroristă de tip fascist* [La Garde de Fer, organisation terroriste de type fasciste]. Bucarest: Ed. Politică.
- Stephen Fischer-Galați (1971). « Fascism in Romania ». In Sugar, *Native Fascism in the Successor States, 1918–1945*, 112-21.
- Sugar, Peter F., ed. (1971). *Native Fascism in the Successor States, 1918–1945*. Santa Barbara, Calif.: Clio.
- Szölösi-Janze, Margit (1989). *Die Pfeilkreuzlerbewegung in Ungarn: historischer Kontext, Entwicklung und Herrschaft*. Munich: Oldenburg.
- Treptow Kurt (1993). « Politica regală și alegerile din 1937-1938 » [La politique royale et les élections de 1937-1938]. In Ioan Bolovan, Sorina Bolovan, eds. *Sabin Manuilă, istorie și demografie. Studii privind societatea românească între secolele XVI-XX* [Sabin Manuilă, histoire et démographie. Études concernant la société roumaine entre le XVI^e et le XX^e siècles], Centrul de Studii Transilvane, Cluj-Napoca, 1995, 276pp. Bucarest: Ed. Fundației Culturale Române, pp257-265.
- Țurcanu, Florin (2003). *Eliade, le prisonnier de l'histoire*. Paris: La Découverte.
- Turczynski, Emanuel (1971). « The Background of Romanian Fascism ». In Sugar. ed., *Native Fascism in the Successor States, 1918–1945*, 101-11.
- Vagó Béla (1978). « Fascism in Eastern Europe ». In Laqueur, ed. *Fascism: A Reader's Guide*, 229-53.
- Veiga, Francisco (1995). *Istoria Garzii de Fier. Mistica ultranationalismului* [L'Histoire de la Garde de Fer. La mystique de l'ultra-nationalisme]. Bucarest: Humanitas.
- Volovici, Leon (1995). *Ideologia naționalistă și « problema evreiască » în România anilor '30* [L'idéologie nationaliste et le « problème juif » in Roumanie des années '30]. Bucarest: Humanitas.
- Weber, Eugen (1964). *Varieties of Fascism*. New Jersey: Princeton.
 – (1966). «The Men of the Archangel. » In Walter Laqueur et George Mosse, eds. *International Fascism, 1920-1945*. New York: Harper Torchbooks.
- Weber, Eugen et Hans Rogger (1966). *The European Right. A Historical Profile*. Berkeley, Los Angeles: University of California Press. En romaine: *Dreapta europeană. Profil istoric*. Bucarest: Ed. Minerva, 1995.
- Woolf, Stuart Joseph (1968), ed. *European Fascism*. London: Weidenfeld et Nicholson.